

ESQUISSES MORALES : PENSÉES, REFLEXIONS ET MAXIMES

PREMIÈRE PART

I

DE LA CONDITION HUMAINE

C'est une folie sans seconde, une erreur funeste qui incline l'esprit humain à se considérer toujours comme à part, et en quelque sorte en dehors de la nature. En prenant la place qu'elle lui assigne au sein de la création, l'homme ne se rabaisserait pas, ainsi qu'il semble le croire, mais il puiserait dans la connaissance des lois qui le rattachent à tout, en le portant, pour ainsi dire, au-dessus de tout, une conscience plus juste et plus paisible de sa destinée. Il ne serait plus à ses propres yeux ce « monstre incompréhensible, suspendu entre deux abîmes », dont parle Pascal, « gloire et rebut de l'univers, qui doit se mépriser et se haïr soi-même » ; mais il accepterait, sans en être humilié ni épouvanté, les conditions d'une existence assujettie à un ordre sage et doux dont la violation seule cause le mal qu'il plaît à son orgueil d'attribuer, en les accusant, à des puissances surnaturelles.

L'homme commet encore dans les sciences morales une erreur analogue à celle qui retarda si longtemps ses progrès dans les sciences physiques. De même qu'il considérait la terre comme un point fixe, autour duquel tournaient les mondes, de même il se considère volontiers comme la fin de la création, et demande raison au Créateur quand toutes choses ne vont point à sa guise. Il juge mauvais ce qui ne lui agréé pas, insuffisant ou défectueux ce qu'il ne peut faire rentrer dans ses étroites notions de perfection, inutile ce qui est sans rapport direct avec lui. De là ses grands mécomptes et la fausse mesure de ses calculs.

S'il veut enfin se rapprocher du vrai, il est temps que l'homme s'observe et s'étudie, non plus comme un être isolé, mais comme partie d'un grand tout, comme *moment* d'une métamorphose éternelle et infinie, et qu'il ne se sépare point de cette immensité de forces et de formes qui concourent perpétuellement avec lui à la beauté de l'œuvre divine. Il perdra sans doute, dans ce mode plus rigoureux et plus scientifique d'étude, quelques illusions chères à son orgueil ; mais aussi, que de tourments et de troubles lui seront épargnés ; et combien la force calme qu'il puisera dans cette virile acceptation de soi sera supérieure à ces vues chimériques, à ces agitations puériles, qui font de lui, aujourd'hui encore, ce *jouet des dieux* dont parlent les poètes anciens !

En vertu de la loi qui gouverne tous les êtres, par cela même qu'il est le plus parfait des organismes, l'homme en est le plus compliqué et le plus modifiable. La nature, dans

son énergie créatrice, va du simple au composé, en s'élevant et en s'affranchissant de plus en plus. La chaîne qui rattache l'homme à la nécessité est plus légère et moins courte que celle qui relie les êtres inférieurs. L'homme a des mouvements plus spontanés, des jouissances et des souffrances plus variées et plus délicates ; il se perfectionne ou se dégrade sensiblement, selon qu'il use bien ou mal de sa liberté, selon qu'il seconde ou entrave les desseins providentiels. Mais ces desseins, quels sont-ils ? À quelles religions, à quelles philosophies en demanderons-nous le secret ? Hélas ! Les religions n'ont guère fait autre chose dans le passé que distraire et charmer les inquiétudes de l'imagination par des symboles et des mythes. Les systèmes philosophiques ont trompé par des formules affirmatives les doutes de l'esprit. Ce sont là des guides fallacieux qui conduisent le voyageur de cime en cime, lui promettant toujours une vaste et complète perspective du monde, jusqu'à ces sommets où l'air n'est plus respirable, où l'œil, frappé de vertige, n'aperçoit plus qu'abîmes au-dessus, abîmes au-dessous de lui. Interrogeons la raison commune. Elle ne nous éblouit point d'aussi merveilleuses promesses. Elle ne nous entraîne point hors de nous. Elle nous retient, et c'est là sa force, dans les véritables conditions de notre être.

Les sages ont souvent plaint l'homme de cette complexité de nature qui cause ses contradictions. Ils oubliaient que cette complexité est le signe même de son excellence. Ni la rose, ni l'étoile, ni l'aigle, ni le lion ne se contredisent. Tout homme taillé dans de grandes proportions s'appelle *Million*, comme le héros du poète slave¹.

Malgré toutes les ignorances qui le *tiennent* encore à la gorge, le genre humain est en possession des vérités indispensables au gouvernement de ses destinées ; et l'homme n'est si malheureux, que parce que, abusé ou distrait, il ne veut pas les chercher, ou ne sait pas les reconnaître où elles se trouvent : dans la contemplation, l'élude et l'amour de la nature. Les vérités essentielles sont simples et en petit nombre, ainsi qu'il convient à une vie dont la durée est courte et l'action limitée. La morale qui en découle n'a également que des prescriptions peu nombreuses, accessibles à toutes les intelligences. Nielle n'exalte, ni elle n'abaisse l'orgueil de l'homme. Elle ne lui dit point qu'il est un infime vermisseau, moins encore qu'il est un *dieu*, même *tombé*. Elle lui montre comment, et lui enseigne à quelles conditions, il est, ou plutôt il devient le plus parfait des êtres terrestres.

En lui laissant croire qu'il poursuit un but qu'il s'est posé, la sage et patiente nature conduit doucement l'homme à la fin qu'elle lui assigne.

L'homme est un habile artisan ; il sait faire un berceau, il sait faire un cercueil. Mais il n'a jamais vu le maître qui les lui commande : il ignore pour qui il travaille.

¹ « Je m'appelle Million, parce que je souffre pour des millions d'hommes. » MICKIEWICZ {Dziady}.

Dès le premier jour de son apparition sur le globe, l'homme n'a cessé de lutter contre les forces tyranniques qui le tenaient captif. Il s'est soustrait peu à peu à leur étreinte. Usant tantôt de ruse, tantôt de violence, il a dénoué ou rompu un à un les liens multiples dont son esprit et son corps étaient enlacés ; puis il a marché résolument à la conquête de l'univers. Asservissant à sa volonté les puissances mystérieuses du nombre, il a mesuré jusqu'à ses derniers confins l'étendue terrestre. Il a parcouru sans pâlir, à travers les plus formidables écueils, l'immensité des océans ; il assiste aujourd'hui, dans la plénitude éthérée, à la formation et au déclin des mondes.

Fixe sur la nuit infinie, son œil, avide de lumière, appelle les soleils et leur donne des noms. Il jette dans les entrailles de la terre une sonde hardie qui fait jaillir à ses pieds les sources cachées ; il plonge dans l'abîme des mers, pour en retirer la perle et le corail qui retiennent sur le sein de la beauté ces tissus diaphanes dont il a dérobé aux insectes la merveilleuse industrie. Il contraint les sèves étrangères à s'unir, pour charmer par des produits variés ses goûts délicats. Amenés du fond des déserts, les animaux féroces servent de spectacle à ses enfants, qui applaudissent de leurs mains débiles au rugissement de l'hyène et du tigre. Nulle force qui lui résiste, nulle subtilité qui lui échappe. Magicien téméraire, il compose et décompose à son gré la lumière, le son, les gaz impondérables ; il opère la métamorphose des êtres. Tout concourt à ses besoins, tout conspire à son amusement. Il endort la douleur, il suspend la vie. Plus rapide que l'éclair, sa pensée, multipliée à l'infini, vole d'une extrémité du monde à l'autre. Elle pénètre le présent, le passé, l'avenir ; ressuscite les races éteintes ; donne des lois aux générations qui ne sont pas encore. Tout cède, tout ploie devant son indomptable volonté. Le trident de Neptune se brise ; les foudres échappent aux mains de Jupiter ; le trône de Pluton s'écroule : les dieux sont vaincus. Que dis-je ? O spectacle inouï, ô majesté, ô grandeur, ô puissance de l'homme ! Le voici qui soumet Dieu lui-même. Un mot, un signe, font descendre du haut des cieux, sur l'autel expiatoire, le Créateur éternel, le chargé de la culpabilité qui pèse sur la race humaine, et lui commandent le pardon ! Merveilleux accomplissement d'une destinée sublime !... Mais que se passe-t-il là-bas ? Qu'est-ce que cette vapeur étrange qui s'échappe tout à coup par une imperceptible fissure dans le granit du monde primitif ? Un éclair fend la nuit ; une secousse, un craquement, puis le silence. Ce n'est rien. Ce globe qu'on appelait la terre, cette petite masse opaque vient d'éclater. Un peu de poussière cosmique se répand dans l'espace. Quelques parcelles plus compactes sont poussées par les courants éthérés jusque dans la planète voisine. En voici une que les curieux de l'endroit ramassent soigneusement. Un savant l'examine en tous sens. Il y met une étiquette. Il y trouve un argument à l'appui de son système sidéral. Un autre savant le combat. Qui les mettra d'accord ? Dernière transformation de ce que fut la puissance humaine sur la terre.... une conjecture.

[...]

III DE LA FEMME

Il y a clans la faiblesse de la femme une puissance attractive que la force de l'homme subit avec étonnement, qu'il flatte et qu'il maudit tour à tour comme une tyrannie, parce qu'il en coûterait trop à son orgueil d'y reconnaître une loi providentielle. Les archives du genre humain, épopées, histoires et légendes, sont remplies de témoignages éclatants de ce charme mystérieux. Eve et Marie, Minerve et Vénus, les Muses et les Sirènes, Armide et Béatrix, Cléopâtre et Jeanne d'Arc, en sont les figures immortelles. La femme est plus voisine que l'homme de la nature. En dépit de la Genèse, je serais tenté de croire qu'elle l'a précédé dans l'ordre de la création. L'influence qu'elle exerce, comme à son insu, participe des influences naturelles. Son œil a les fascinations de la mer ; sa riche chevelure est un foyer électrique ; les ondulations de son corps virginal rivalisent de grâce et de souplesse avec les courbes des fleuves et les enlacements des lianes ; et le Créateur a donné à son beau sein la forme des mondes.

La femme est-elle ou non l'égale de l'homme ? Question oiseuse et de pure vanité, direz-vous peut-être. Ce n'est pas mon avis ; je la trouve importante, par un motif bien simple : de la solution qu'on lui donne, dépendent absolument le système d'éducation qu'on adopte pour les femmes, et la part qu'on leur attribue dans la famille et dans la société. Cela ne laisse pas d'avoir quelque intérêt, et je crois que nous ne ferions point mal de chercher, sans prévention ni courtoisie, ce qu'il serait sage de penser en cette matière. Interrogeons l'expérience, l'observation, le sens commun ; en d'autres termes, l'histoire, la science, la raison humaine. Les réponses de l'histoire ne sont, il faut l'avouer, ni diverses, ni énigmatiques. Point d'hésitation dans les opinions ; à peine de légères différences dans les lois et dans les mœurs. En tous temps, en tous lieux, l'infériorité, si ce n'est même la perversité, du sexe est posée en fait, et l'on en déduit en droit son incapacité civile et politique. Chez la plupart des peuples de l'Orient on se croyait souillé par le commerce, même légitime, d'une femme, et l'on s'en abstenait à la veille des sacrifices ; les rabbins ne croyaient point la femme faite à l'image de Dieu ; aux Indes, on la brûlait comme une propriété de son mari ; dans le droit romain, elle est toujours en puissance du père ou de l'époux ; les constitutions apostoliques ne lui sont pas plus favorables, et jusque dans l'Évangile, ce livre du faible et de l'opprimé, son infériorité semble attestée par une parole sévère de Jésus à Marie : *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?* Ce consentement universel est, au premier abord, imposant, surtout si l'on ajoute que le génie féminin n'a donné jusqu'ici que d'incomplets et faibles démentis à ces rudesses de l'orgueil viril.

Dans ses plus brillantes manifestations il n'a point atteint les hauts sommets de la pensée ; il est pour ainsi dire resté à mi-côte. L'humanité ne doit aux femmes aucune découverte signalée, pas même une invention utile. Non seulement dans les sciences et dans la philosophie elles ne paraissent qu'au second rang, mais encore dans les arts pour lesquels elles semblent si bien douées, elles n'ont produit aucune œuvre de maître. Je ne veux parler ici ni d'Homère, ni de Phidias, ni de Dante, ni de Shakespeare, ni de Molière ; mais le Corrège, mais Donatello, mais Delille ou Grétry, n'ont point été égalés par les femmes. Et, chose plus singulière, aucune de ces œuvres d'imagination qui retracent en caractères universels les grands mouvements de la passion, les souffrances de l'amour et les types idéals de la beauté féminine, n'est due au sexe qui les devait si bien connaître. Il y a là de quoi déconcerter un peu les partisans de l'égalité. Voyons si la science leur sera plus favorable. Hélas ! il m'en coûte de le dire, la physiologie moderne leur porte de rudes coups. Elle constate chez la femme une structure plus frêle, une complexion plus molle, et jusqu'à une constitution cérébrale qui lui rendent difficiles cette vigueur et cette continuité de méditation qui font les hommes de génie. Un livre récent, qui a fait sensation dans le monde scientifique, va même jusqu'à prétendre que l'être humain, en se transformant, traverse une période embryonnaire où il a tous les caractères de l'individu femelle, et qu'il ne devient mâle que par la continuité d'un développement ascendant. Faut-il donc nous incliner devant de telles observations et de tels exemples ? Que ce ne soit pas du moins avant d'avoir fait appel à la raison, ce tribunal suprême auquel il appartient, de par l'institution divine, de modifier ou de casser tous les jugements inférieurs. En nous transportant dans l'ordre moral, nous verrons les choses sous un autre jour. Nous comprendrons l'infériorité de la femme dans le passé, sans en rien conclure contre son avenir. En effet, à l'origine des sociétés, quand toutes les luttes, soit de l'homme contre la nature, soit de l'homme contre son semblable, étaient presque exclusivement physiques, la force virile avait une priorité légitime. Est très simple qu'elle l'ait consacrée clans les institutions, et que n'admettant point la femme au partage de ses conquêtes intellectuelles, lui interdisant ainsi tous moyens de développement, elle l'ait retenue, non seulement dans la servitude domestique, mais encore dans une subalternité mentale très évidente. Il y a donc lieu de s'étonner que la femme ait pu insensiblement parvenir à ce degré d'affranchissement qui lui permet aujourd'hui d'examiner, de comprendre ses devoirs et de réclamer ses droits. Car c'est en dépit des circonstances les plus contraires que son rôle a été toujours grandissant et que la voici chez nous, non plus esclave, mais compagne de l'homme : compagne subalterne encore, il est vrai, et plutôt de ses plaisirs que de ses travaux ; mais, enfin, reconnue en principe comme un être libre appelé dans une certaine mesure à concourir au progrès social. Il y a loin de là à une égalité parfaite ; mais comment douter que cela y conduise ? Les idées modernes tendent toutes, d'ailleurs, à considérer l'être humain dans son unité. Selon cette conception, l'égalité de la femme n'est plus contestable. Indispensable à la perpétuité de la race, à la formation et au

développement de l'individu, sa coopération dans la famille et dans la société ne permet plus d'incertitude. Une même morale, une éducation analogue, devront lui enseigner les mêmes vertus. Ni la force, ni la justice, ni la tempérance, ni le dévouement, n'ont de sexe.